

Festival of Festivals — Toronto

Maurice Elia

Number 143, November 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50453ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (1989). Review of [Festival of Festivals — Toronto]. *Séquences*, (143), 47–48.

Festival of Festivals — Toronto

Alors que se déroulait non loin de là le Sommet sur l'environnement, le Festival de Toronto poursuivait allégrement son itinéraire, fait de petites découvertes et de présentations spéciales. Quelques films devaient y découvrir une nouvelle carrière, faite d'un bouche à oreille parfaitement synchronisé, d'autres sombrer rapidement dans l'oubli, malgré l'introduction passionnée que leur accordèrent leurs promoteurs dans les pages du programme officiel.

Il semble que le Festival of Festivals soit devenu, au fil des ans, le lieu de prédilection pour ceux qui veulent faire connaître la tenue d'un événement relié directement ou indirectement au cinéma. On se réunit pour faire une formidable annonce destinée à être savamment reprise (du moins, on l'espère) par tous les quotidiens. C'est ainsi que Téléfilm Canada a jugé bon d'annoncer, en plein Festival, la tenue d'une importante exposition d'art cinématographique canadien qui aura lieu au Museum of Modern Art de New York, entre le 13 octobre et le 24 décembre prochains; que le Gouvernement de l'Ontario a tenu à proclamer qu'il investissait plus d'un million de dollars pour permettre la fusion de l'Ontario Film Institute et du Festival of Festivals; et que la ville de Calgary a lancé une nouvelle selon laquelle elle se proposait de mettre sur pied, et ce dès le 28 mars prochain, une « Célébration du film canadien » destiné à redorer le blason régulièrement terni de notre industrie cinématographique.

On le voit, Toronto reste la ville des *deals* par excellence, où chacun est son propre petit businessman et où l'argent est partout, le festival annuel servant de toile de fond.

C'est aussi la ville des déclarations fracassantes. Et si elles ne se manifestent pas, on parvient à les créer de toutes pièces par quelques questions bien posées en conférence de presse ou par une ou deux remarques appropriées, destinées à soulever l'ire de quelque producteur malheureux. C'est ainsi que Donald Sutherland n'allait pas franchir le barrage des questions sur le brave vieux *Bethune*, lui qui n'était là (soi-disant) que pour soutenir *A Dry White Season*. De leur côté, Denys Arcand et Lothaire Bluteau ont facilement déclenché le

A Dry White Season de Euzhan Palcy



rire en conférence de presse, même s'ils étaient là pour promouvoir, le coeur battant, *Jésus de Montréal*. Leur film a obtenu un succès sans précédent au Festival, permettant à tous les critiques locaux de s'extasier de façon dithyrambique sur chaque aspect de la production et de la réalisation du film. Jay Scott, le critique redouté du « Globe and Mail », achève son papier sur *Jésus* par des mots qu'il n'a sans doute jamais employés auparavant: « (This movie)... fills the eyes with rapture, the mind with energy and the heart with love. »

Mystery Train de Jim Jarmusch



C'est dire qu'on est aisément emporté par l'amour du cinéma en période festivalière. Le public, déterminé et patient, fait la queue devant l'Uptown ou le Varsity, arbore fièrement son laissez-passer et pénètre dans la salle comme s'il avait gagné à la loterie. Après tant d'endurance, il est difficile de ne pas applaudir, par exemple, *Roselyne et les lions* ou *sex, lies and videotape*. Les Torontois ont toujours la dent et l'adolescence longues. Tant mieux, cela permet à plus de monde d'être heureux, peu importe la qualité du produit.

Celle-ci, comme chaque année, variait selon la section où l'on a programmé le film en question, ou selon qu'un film possède ou non les noms susceptibles de faire se déplacer la clientèle. Il était indéniable qu'il y aurait foule à la projection de *Johnny Handsome* puisque Mickey Rourke était à l'affiche. Même chose pour Norman Jewison et Bruce Willis avec *In Country* ou Jim Jarmusch avec *Mystery Train*.

Choisir des films parmi la lourde sélection proposée n'était pas une tâche facile, refrain connu, mais lorsqu'on a déjà fait le Festival des films du monde, la besogne semble moins ingrate. On met de côté les films qu'on a déjà vus à Montréal, on se rattrape avec ceux qu'on

y a ratés et on laisse un peu de place à ceux dont on espère une lueur ou une surprise.

La Révolution française était à l'honneur avec une imposante sélection de films français certes, mais aussi un choix de films rares ou à redécouvrir dans la section « Open Vault », doublée cette année de la mention « Vive la révolution ».

Parmi les films français, c'est sans conteste *Roselyne et les lions*, le dernier Beineix, qui a suscité le plus d'intérêt. Pourquoi Beineix a-t-il voulu raconter cette histoire de deux jeunes gens fascinés par les fauves? On voit Roselyne et Thierry tomber amoureux l'un de l'autre et partir à la recherche d'un cirque susceptible de leur donner la chance de pénétrer dans la cage aux lions et d'y faire leur numéro. Une séquence finale, somptueuse, onirique, vient fermer cette étrange entreprise où l'on passera plus de temps à rechercher les symboles et les métaphores qu'à se laisser emporter par la beauté (indéniable, avouons-le) des images. Dans la même section, on notait la présence de *Trop belle pour toi*, *Erreur de jeunesse*, *Nocturne indien*, *Force majeure*, *La Bande des quatre*, *Monsieur Hire*, *La Petite Voleuse* et *Une histoire de vent*. La section souvenir comportait entre autres *La Marseillaise* (1937, de Jean Renoir), *A Tale of Two Cities* (1935, de Jack Conway), *la Madame Dubarry* (1919) de Lubitsch et *le Danton* (1921) de Buchowetzki, ces deux derniers présentés avec accompagnement musical.

Roselyne et les Lions de Jean-Jacques Beineix



Johanna d'Arc of Mongolia d'Ulrike Ottinger

Destinée à montrer des films non conventionnels, qui renouvellent un genre ou en créent un autre, la section « The Edge » (appelée jusqu'à l'année dernière « New Visions, New Voices ») présentait une sélection très intéressante de films, avant-gardistes ou simplement originaux. *Johanna d'Arc of Mongolia* d'Ulrike Ottinger contient des moments d'outrageante folie, mais la durée du film (165 minutes) risque de décourager certains. *Histoires d'Amérique* de Chantal Akerman a permis à plusieurs Torontois de s'identifier à ces portraits ironiques, souvent hirsutes, parfois émouvants, d'êtres déracinés sur fond de blues. *My 20th Century* d'Ildiko Enyedi restera la lumineuse fable en noir et blanc que sa réalisatrice a voulu composer. Ses personnages se déplacent avec une apparente facilité parmi les villes d'Europe, semant chez le spectateur une confusion presque bienfaisante et sans doute proche de celle qui régnait le 31 décembre 1900, à Budapest comme ailleurs.

Parmi les « étrangetés », signalons, pour finir, la présence de Daniel Day Lewis (*My Left Foot*, *The Unbearable Lightness of Being*) dans un curieux film anglo-argentin intitulé *Eversmile, New Jersey*, du cinéaste argentin Carlos Sorin. Cette histoire de dentiste américain qui parcourt la Patagonie sur sa moto, prêchant l'hygiène dentaire, se suit avec énormément d'intérêt et les péripéties que vit son héros appartiennent à un insolite primesautier que seul Daniel Day Lewis aurait pu porter sur ses épaules. Autre révélation: *Roger and Me*, un pseudo-documentaire de Michael Moore, journaliste connu aux États-Unis, qui décida de consacrer un film entier sur la fermeture des usines General Motors de Flint, au Michigan, la ville où il a passé une grande partie de son enfance et de son adolescence. Le résultat: une aventure bigarrée, humoristique et sérieuse à la fois, faite d'interviews improvisées et de séquences de cinéma-vérité, une aventure « américaine » racontant les efforts de quelques individus pour sauver la ville. Très certainement, un des clous du Festival.

Maurice Elia